

Bernard, lui, avait choisi le cercueil et la terre. Celle de sa naissance. Au plein sud, vers le pays de Provence. Très loin d'ici, entre les cailloux dorés des vignes et les champs argentés d'oliviers. Un cimetière paysager où l'on aimait tous à flâner, autrefois, quand la mort n'était pas encore dans nos fréquentations. Un lieu de repos et d'insouciance où les sépultures planquées dans les herbes hautes prenaient l'allure d'aires à pique-nique et de banquettes à tourteraux. Un boulevard des allongés, rural et pastoral, pour siestards forcenés, amateurs de crins crins à cigales et de fredons d'abeilles. Et pour lui, un retour aux sources chaudes de son enfance.

À chacun ses nostalgies. Pour le dernier sommeil, c'est l'affaire de confort personnel, pour l'esprit surtout. Pour le corps, suffit de se caler en position d'attente. La pourriture finira bien pour nous trouver. Et les vers avec. D'autant que celui de Bernard, lardé comme il l'avait été, il leur offrait des facilités d'entrée. Comme un invité à une table d'hôte. Une invitation du diable.

-Il sera transporté demain vers Aix-en-Provence....

Je préférerais lui dire adieu d'ici, dans la maison de briques. À l'institut médico-légal, l'ultime refuge qui accueillait tous les calanchés de la voie publique. Les crevards anonymes des trottoirs et tous les rectifiés de la rue, volontaires ou pas. Un endroit bien plus agité pour les immobiles à perpète. Un carrefour entouré de lignes de fuite. Avec la Seine en contrebas, les bagnoles de côté et le métro au-dessus. Et les rails des deux gares, derrière, qui se barraient vers le pays du soleil.

D'après:G. Verdet, *Voici le temps des assassins*, Ed. Jigal, 2016.